

<http://dechargelarevue.com/I-D-no-654-Sanaterra-la-piece.html>



I.D n° 654 : Sanaterra, la pièce manquante

- Le Magnum - Les I.D -

Publication date: samedi 8 octobre 2016

Copyright © Décharge - Tous droits réservés

L'oeuvre de Jean-Louis Rambour se signale de longue date par la capacité de l'auteur à se renouveler, à nous surprendre, nous entraînant à chaque livre sur des domaines différents, en variant ses écritures, ses partis-pris, ses centres d'intérêt. Sans doute sa voix est-elle en conséquence difficile à définir, même si on peut distinguer une veine réaliste, qui du *Jeune homme salamandre* (L'Arbre éd.) à *Théo*, récemment republié aux éditions Corps Puce, s'attache d'abord à l'histoire familiale, laquelle peut s'élargir jusqu'à englober toute une communauté (avec *Le mémo d'Amiens*, aux éditions Henry), et une veine plus abstraite, imaginative, qui donnait récemment toute sa mesure dans *L'éphémère capture*, écrit à partir des crayonnages de Pierre Tréfois. Mais où ranger cette manière de chef d'oeuvre que proposaient en 2001 les *Scènes de la Grande Parade* (2001 - Au Dé bleu) ? Je n'évoque pas ce livre par hasard, *Sanaterra* que Jean-Louis Rambour nous propose aujourd'hui, par l'entremise des éditions numériques Bookelis, nous y ramène par la forme des poèmes - même ment justifiés au centre - et une inspiration qui me semble proche.

Longtemps inaccessible à la suite de mésaventures éditoriales, ce livre pourrait bien s'avérer représenter le coeur de l'oeuvre, vu le fort attachement de l'auteur à son pays du Santerre, *Sanaterra* selon l'étymologie la plus vraisemblable (*terre saine*), titre que l'auteur, pour forcer le destin contraire, se décide à nous restituer envers et contre tout, en autoédition, guère après qu'un drame familial l'a obligé à se déraciner. On comprend quelle importance a pu prendre dès lors cette pièce manquante.

Rédigé il y a plus de vingt ans, *Sanaterra* fut dans un premier temps retenu par un éditeur, puis abandonné cinq années plus tard. *Au début des années 2000, quelques lignes se sont glissées dans d'autres recueils parus au Dé Bleu ou aux Vanneaux*, précise l'auteur dans sa prière d'insérer. *Mais l'esprit des textes (et du texte au total obtenu) n'est vraiment identifiable qu'ici, dans ce groupement sous un seul titre et dans cette structure en trois moments, trois chants pourrait-on dire.*

De ce triptyque, la deuxième partie, *Le Miracle de marcher sur l'eau*, est la plus directement accessible, forme récit de la passion de Fernando et d'Isabelle, leur *châsse de belle jeunesse* qui s'interrompt avec la mort de leur enfant. Deux chants plus abstraits, émouvants cependant, mystérieusement évocateurs, l'encadrent, où l'on retrouve un Rambour usant d'un *nous* collectif, exaltant paysages et gens d'un pays, leur construisant une légende, à l'instar d'un Ivar Ch'Vavar naguère inventant la Picardie, comme s'il s'agissait de donner raison à Patrice de La Tour du Pin : *Les pays qui n'ont plus de légende/ seront condamnés à mourir de froid.*

(Noter que le texte original est justifié au centre, ce qui m'est impossible de reproduire ici).

Nous avons nos Alpes et notre hiver rigide
l'arpentage des pyramides géodésiques
pour constater le forme de la terre,
la fente du jour et la hauteur des fumées.
Nous avons la force du Vide et
des lumières en pleine réflexion,
des hélices d'éoliennes en proie au vent.
Nous avons nos cachots d'où
nous sommes doublement vigilants :
la nuit serait-elle d'une laque trop noire ?
Pouvons-nous être certains
de vivre jusqu'au jour ?
Et moi que ne suis-je
comme un marin sur sa passerelle,
hors de moi, ou sur la tour qui regarde
la frontière pour ne rien conquérir.
Mon Dieu tout ceci n'est que
discours de chiens qui rôdent,
des essais de paroles selon les circonstances.

Davantage allusive encore, mais aussi exaltée en son lyrisme contenu, la troisième partie nous entraîne dans des détours réflexifs sur de grandes questions métaphysiques du temps, de l'avenir, de l'homme. Mais aussi sur l'humble place du narrateur dans cette fresque historique par laquelle il sent écrasé, qu'il lui revient cependant de prendre en charge. Me semble, du moins car le chant en maints passages déborde le sens, et les vers de Jean-Louis Rambour touchent alors à la poésie pure :

Avant que la forêt ne soit superbe, avant
l'insulte des prisonniers, j'ai vu
des chevaux noirs et un horizon droit.
J'ai parlé avant que mon ombre
à mon rêve ne fasse un loup.

PS:

Repères : Jean-Louis Rambour - *Sanaterra* - [Editions Bookelis](#). 98 p. 5,65Euros.

Les amis de Jean-Louis Rambour (Lucien Suel, Robert Wellet, Ch'Vavar, André Doms, François Huglo etc) ont rendu hommage au poète dans le revue *Chiendents* n° 7 (Février 2012) : [J.L.R. poète en temps réel](#). 4Euros (Editions du Petit Véhicule - 20 rue Coudray - 44000 - Nantes).

J'ai interviewé Jean-Louis Rambour dans les *I.D* n° [183](#) & [184](#). Et l'*I.D* n° [641](#), à l'occasion de la sortie de *L'éphémère capture* fait le point sur la collaboration du poète avec Pierre Tréfois.

J.L Rambour est préfacier de *Saturne*, de **Denis Hamel**, n° [168](#) de notre collection *Polder*.